

# (art absolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui



De **Delacroix** à **Renoir**  
Dessins **Orientalistes**  
12 artistes **chinois**  
Eugène **Fromentin**  
La Ronde de nuit de **Rembrandt**

Gérard **Titus-Carmel**  
Cécile **Bart**  
Louis **Jammes**  
Rithy **Panh**  
Philippe **Cognée**

M 06192-7-F: 10,00 € - RD



hiver 2004 • numéro **7** 10 €

Photographie

## Louis Jammes, notes de voyage

Entre photographie plasticienne et reportage, image fixe et animée, art et actualité, Louis Jammes se considère avant tout comme un être humain à la rencontre d'autres êtres humains. Témoignage d'un artiste hors norme engagé auprès des "perdants" de ce monde.

### **Le cri, Ouganda, 1996.**

Une grande organisation non gouvernementale accepte que je les accompagne dans leur mission d'évaluation et de prévention dans leur lutte contre la pandémie du sida en Afrique.

L'Ouganda est alors le pays le plus touché par la catastrophe. Autour du petit village de Kakuto, les malades sont innombrables.

Malgré l'isolement, l'information sur la présence des malades arrive à circuler.

Après avoir quitté la piste principale, un chemin à peine carrossable serpente sur de nombreux kilomètres à travers la savane.

Rendu à quelques mètres de la case, un cri continu, insupportable, à peine rythmé par la respiration, me retourne les sens.

Allongée sur la natte, elle est là, posée à même la terre battue.

Face à une telle souffrance, la mort sera douce. L'obscurité de la case n'est pas encore celle du tombeau.

Comment peindre ce cri ?

Comment photographier l'irreprésentable ?  
L'inacceptable, l'inconcevable ?



L'instantanéité de la photo devient celle d'un gouffre, d'une éternité.

C'était il y a presque dix ans.

L'année prochaine, en Afrique, deux millions et demi de personnes vont mourir du sida faute de médicaments.



### ***Tchernobyl : la salle des tribunes du réacteur N°4, 1991***

Sanctuaire, cathédrale, monument funéraire, après la catastrophe, le "sarcophage" est construit à la hâte pour contenir au plus vite l'essentiel de la radioactivité.

Guidé par les responsables de la centrale, j'avance sur des planches de chantier. Passerelles au-dessus d'une épaisse poussière mortelle, elles sont posées sur les parpaings.

30<sup>e</sup> de seconde, pleine ouverture, l'œil plongé dans le viseur de mon Leica, je ne peux voir où je pose mes pieds.

Bistra, Bistra, me dit-il, photographie, photographie... !

Il m'expliquera plus tard que seules quelques secondes auraient suffi pour noyer le réacteur et éviter la catastrophe, ensuite, il fallut deux ans pour le redémarrer.

Sans procédures modélisées, qui pouvait prendre une telle responsabilité ?

Aujourd'hui me dit-il, tout est différent, Les procédures de décisions sont totalement nouvelles.

Six heures du matin, un mois plus tard à Paris, j'allume la radio. Coup d'état à Moscou.

Je dois livrer mes tirages à Actuel en fin d'après-midi. Je travaille toute la journée sous mon agrandisseur en écoutant les nouvelles. L'inimaginable est en train de se produire. Le système soviétique, d'apparence si solide, est en train de se détruire.

Ce n'est pas une filière technologique qui s'est effondrée avec la catastrophe, mais bien le système de décision, le système politique.

Tchernobyl restera le plus grand monument funéraire du communisme soviétique.



### **Réfugiés palestiniens, Tunisie, 1989**

Je croise le regard de cet enfant en guenilles, pieds nus au milieu des ordures et des éclats de verre, je sais qu'il est sans scolarité. Mes vêtements, mon appareil photo trahissent mes origines. Pour lui, je suis quelqu'un tel qu'il les voit à la télé ou dans les magazines.

Partir, sortir de son ennui et de sa vacuité : ses yeux brillent du désir d'exister.

Mon regard captif réfléchit ses rêves d'avenir ; dans l'instant il s'invente un destin, celui d'un homme maître de son devenir.

Il portera des chaussures, un costume. Il aura, à la main, une de ces boîtes avec un code que lui et lui seul pourra ouvrir.

Il gagnera sa terre, celle de ses ancêtres, et il y construira.

Il marquera son passage par une pierre, une grande pierre debout, statue gardienne de sa mémoire.

### ***Problem of noise, problem of nose, Sarajevo, 1993***

Cet enfant, je l'ai photographié la veille dans la vieille ville.

Quel est ce fil qui me relie à lui comme à tous les habitants de Sarajevo ?

Dans le studio de travail de la famille Cindric, au rez-de-chaussée de l'immeuble, je gratte et dessine sur la photo en écoutant les tirs de mortier.

Mon nez coule sans arrêt.

Je suis de retour dans la ville assiégée depuis seulement deux jours et le manque de drogue reste douloureux.

Le sifflement des mortiers, l'amertume de la peur, le souffle des explosions, l'odeur de poudre : le manque aiguise mes sens souvent trop endormis.

Ce jour-là, à cette heure, au plus fort de ce bombardement qui va durer tout l'après-midi, à Sarajevo nous sommes tous ensemble.

Lorsque les peurs et les cris restent silencieux sous les fracas de la guerre et que personne ne les entend, en tant que photographe, avec pour compagnons mes frissons ma sueur et ma fièvre, je reste seul.

Tel le psychanalyste qui projette l'inconscient de son patient sur son propre inconscient comme sur un écran, je ressens la douleur singulière de l'autre sur le champ de ma propre douleur.



## ***Célébration de la mort d'Hussein, Irak, avril 2003***

La chute du régime coïncide avec les préparatifs de la commémoration de la mort d'Hussein, le cousin du prophète, des milliers, des centaines de milliers de pèlerins souvent pieds nus, venus des quatre coins du pays, affluent dans la ville sainte où est mort Hussein. Le sentiment de religiosité enflamme le peuple chiite.

Ils forment pendant trois jours une ligne discontinue entre Bagdad et Kerbala. Pour la majorité des fidèles, c'est leur premier pèlerinage, trop jeunes pour avoir vécu ces célébrations interdites depuis si longtemps. Ils se regroupent, se préparent pour la procession. Tous vêtus d'une robe blanche





immaculée, ils portent la tonsure. Des enfants ou de jeunes adolescents se mêlent aux hommes. Seuls quelques-uns, plus âgés, ont déjà vécu cette cérémonie. Mon hôte tient à expliquer face à la caméra la signification de l'événement. Pour la première fois depuis la prise du pouvoir par le parti Baas, ils vont reproduire dans la transe le sacrifice de Hussein mort au combat.

Sur le rythme spasmodique des tambours et des trompettes, tous frappent leur poitrine de leur poing. Des hommes se relaient pour porter d'immenses drapeaux et les portraits des imams vénérés.

Les femmes voilées et toutes vêtues de noir sont regroupées sur les côtés. Arrivée devant la mosquée, la procession s'arrête.

C'est là, face à la grande porte, que les croyants s'entaillent le crâne. Parfois agenouillés, ils se frappent plusieurs fois de leur sabre.

Le visage maculé de sang, ils passent sous le porche, entrent dans la mosquée et entament une ronde. Les sabres voltigent pendant que les trompettes et les tambours scandent le chant. Les milliers de fidèles répètent inlassablement le nom de Hussein.

Je me trouve avec mes caméras, seul étranger au milieu de leur danse extatique. Ils veulent que le monde les voit. Ils veulent que je témoigne de la pureté de leur foi.

Plus tard, ils laveront leurs plaies dans le fleuve avant de se saupoudrer le crâne d'une poussière sacrée, la pierre de Kerbala.